

Anne Cuneo

Mortelle maladie



camPoche

« Mortelle maladie »,
a paru en édition originale en 1969
à L'Aire/Coopérative Rencontre, à Lausanne

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Mortelle maladie »,
cent vingt et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le deuxième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Jean Mohr
Photogravure : Images 3 S.A., Lausanne
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck

ISBN 2-88241-120-0
Tous droits réservés
© 2002 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

Pour Pierre

I

Once on the long, covered piers, you have come into a ghostly country that is no longer Here and not yet THERE. Especially at night. There is a hazy yellow vault full of shouting, echoing voices. There is the rumble of trucks and the clump of trunks, the strident chatter of a crane and the first salt smell of the sea.

F. SCOTT FITZGERALD
(The Rough Crossing)

Une fois sur les longs docks couverts, vous êtes dans un pays fantôme qui n'est plus Ici, et pas encore LÀ-BAS. Surtout la nuit. Il y a une voûte d'un jaune brumeux, pleine de voix fortes et tonnantes. Il y a le ronronnement des camions et le choc sourd des malles, le bavardage strident d'une grue et la première odeur salée de la mer.

(La Traversée difficile)

Un poème de Benjamin Péret tourne dans ma tête :
Immortelle maladie.

« Sur la colline qui n'était inspirée que par
les lèvres peintes
les yeux blancs s'ouvrent à la lumière de la
fête et la respiration va mourir de sa plus
belle mort
On dirait qu'une main
se pose sur l'autre versant de la colline
et que les hommes crient
C'était du ciel de Dieu que tombaient les
paroles absurdes
Maintenant partons pour la maison des algues où
nous verrons les éléments couverts de leur ombre
s'avancer comme des criminels
pour détruire le passager de demain
ô mon amie ma chère peur. »

Dans les instants de panique, il est des mouvements
qu'il ne m'est possible d'exprimer, d'abord, que par

les mots des autres. Immortelle maladie. La maladie contagieuse dans les profondeurs – habiter la maison des algues.

Je suis celle qui se prend par la plante des pieds et se retourne complètement, peau dedans, sang dehors. Le tout est de trouver la fente où glisser le doigt. Tout est devenu silence et l'œuf niché en moi me transforme. Je deviens un rêve fermé.

Déchirures, lamentations, microcosmes entrechoqués la voici, elle s'avance à pas de loup : **la vocation de la femme.**

Ce détail que l'érotisme veut ignorer, dont la romance ne parle pas, cette boursouffure — immortelle maladie.

*... les éléments couverts de leur ombre...
pour détruire le passager de demain
ô mon amie ma chère peur...*

Chasseur assaillant, criminel à l'affût, mon esprit tisse d'étranges fleurs et l'intérieur de mes cheveux est rouge comme l'amour dans la maison des algues où tout ondule en serpent pour détruire le passager de demain.

Il n'y a pas de doute.

L'incertain est sûr et mon enfance est si proche. Le fond le fond de mon corps est atteint. Follement, je

retourne chaque cheveu pour retrouver la fébrile veinule dans laquelle je pourrai me glisser et fuir mon destin. Toute syntaxe devient une ambition dépassée, un lieu commun ridicule. Comment exprimer la panique par « la veinule *dans laquelle* je pourrai me glisser » ? Cette veinule-là, cette peur inconnue, exigent un langage nouveau, une musique de la terreur aux basses étourdissantes.

Fait divers : une noyade – elle a coulé à pic dans son liquide fœtal. Elle s’est débattue longtemps, mais personne ne l’a secourue. À l’Île du Sable on capte les signaux de détresse : on n’a pas compris celui-là. Me voilà maintenant rasée – tondue de ma vie intérieure, de ma vie antérieure. Pourtant, toujours la manie de préserver, je préfère le cheveu court. Court comme un homme et la mutilation fait mal. Demain, retourne un cheveu pour voir : la terreur s’est concentrée et sur moins, moins de place ça fait seulement mal plus mal encore plus mal mal mal mal.

Mon amie des profondeurs s’appelle Soror. Un moi-lézard qui s’enlise et se délise, me sourit parfois dans ma prison la nuit. Soror me raconte des histoires. Des histoires adultes – les histoires d’une vie adulte dont je rêvais dans l’enfance.

Je demande à Soror des fièvres de rêve comme aux Beatles je demande des rythmes pour les noirs où sexe et vide ne font qu’un.

La grosse serveuse du pub s'exclame :
— *Mais vous ne buvez pas, ça va refroidir.*
Anne lève les yeux, blessée que quelqu'un la tire de sa rêverie.
— *Quoi ? Ah ! Merci.*
— *Vous n'êtes pas d'ici ?*
— *Non, pas d'ici...
et déjà elle est repartie.*
A-t-elle bu son thé ?
En tout cas il n'est plus là lorsque le garçon s'assied en face d'elle.
— *Vous rêvez ?*
Elle ramène les yeux dans les orbites.
— *Oui.*
— *Que cherchez-vous à trouver là-bas ?*
— *Je ne sais pas. Moi, peut-être. Et vous, partez-vous parfois ?*
— *Souvent. Je vais chercher des chansons.*
— *À moi, il manque...*
— *Quoi ?*
— *Je ne sais pas. Peut-être de vivre, réellement, dans la vie, quelque chose qui soit plus fou que les rêves.*
Il lui prend la main.
— *On essaie, toi et moi ?*
— *De vivre ?*
— *On prend un billet sans destination, et on embarque n'importe où pour n'importe quand.*
— *Oui, mais il faudrait...*
— *Un billet blanc tu entends, un billet sans numéro.*
— *D'accord, allons-y.*
— *Comment t'appelles-tu ?*

— *Ab non ! Un billet blanc, c'est un billet blanc. Pas de destination, pas de noms, pas d'âge. On efface la ville, on prend le métro, le chemin souterrain, pour n'importe où et on va chercher n'importe quelle maison en ruine.*

— *Et après ?*

— *Après ? On verra au bout du voyage.*

Ils sortent dans la circulation de midi, ils s'engouffrent dans le métro. Il a mis un bras autour de ses épaules et elle se sent entourée.

Pendant qu'enlacés ils attendent n'importe quelle rame, il dit :

— *Et maintenant, je t'embrasse ?*

— *Oui, maintenant.*

Que de soleils fondent goutte à goutte, grincements de fils électriques, dents contre dents Soror aspiré passants qui bousculent et la rame vient la rame va dans le flux des nuits nichées sous leurs paupières.

Ils sont dans le métro les yeux fermés et s'embrassent, encore encore jusqu'au bout de toutes les villes, de toutes les vies.

Ils refont surface près d'un square qu'elle ne connaît pas.

— *Tu sais où nous sommes, demande-t-il.*

— *Non.*

Voilà un autobus. Sur la plate-forme ils s'embrassent encore et quand ils descendent c'est la campagne, une campagne désolée de banlieue.

— *Viens, dit-il.*

Et ils entrent dans la maison. Pas de toit, pas de porte, pas de fenêtre ils entrent.

Ils se couchent sur la grande pèlerine. Il fait chaud.

Dans la rue il fait froid. Et moi, j'ai chaud au ventre.
Aboutissement de la femme, la maternité? Vite,
vite, fuyons la maladie mortelle-immortelle, fuyons
les nuits sans nuit des phosphores, fuyons, dans les
rêves, les coups d'œil experts, les mains qui palpent.

Le test est positif.

— Il vaudrait mieux que vous alliez voir un gynécologue...

Le gynécologue :

— Quand avez-vous eu vos dernières règles ?

Ah ! que ça arrive à une autre !

Vite, point par point, chaque pas est une brassière.
Si c'est un garçon... Non. Si c'est une fille...

Une fille. Je veux une fille qui s'appellera Eva, une
fille qui vivra mieux que moi. Une fille que je lan-
gerai, que je veillerai.

Une fille qui me volera mes nuits de velours.

Non, non.

Des milliers de langes, des milliers d'heures passées
à penser à elle, des milliers de jours évanouis. Je
serai une mère. Des milliers de possibilités englou-
ties.

Une mère, moi ?

Moi ?

MOI???

Je ne peux pas. Je ne PEUX pas.

On ira se promener entre femmes. Chacune avec son
pousse-pousse. Le mien a une dent. Le mien fait
da-da.

Pendant ce temps, les avions continueront à sillon-
ner le ciel et au pli bleu de l'horizon les amants...

Pendant qu'au fond de mon ventre quelqu'un suce
ma flore, rase les vastes prairies.

Je refuse.

Chez le gynécologue où je dois bien aller, je pense à mes jambes. Il les verra et me trouvera belle.

La salle de mon attente se peuple de jeunes et jolies femmes, de leurs ventres.

Mes jambes, parlons-en... Je ne suis qu'un numéro. Un de ces numéros en train de se dédoubler: le numéro X et son X bis. À l'intérieur de moi, cette fausse maladie, cette horrible chose.

La féminité.

Après, on attendra de moi que j'y pense, que j'en parle et je ne veux ni y penser ni l'accepter. Je veux retourner chez moi, je veux sortir d'ici.

Passager de demain ?

Prisonnier de demain.

C'est moi, le passager de demain dans les chariots de la prison, dans les tombes de la maternité.

Le gynécologue :

« Désirez-vous cet enfant ? »

Quel enfant ?

La nuit, je ne peux pas dormir. Trop chaud. Je ne peux pas allumer parce que Pierre dort. J'ai peur de ce noir. Les mots y prennent des proportions fantastiques. Désirez-vous cet enfant? Désirez-vous cet enfant, désirez-vous cet enfant

Faut-il que je le désire? Faut-il donc que je le désire – ou que je le refuse? Déjà? Mais je ne sais pas, moi.

Désirez-vous cet enfant, ô mon amie, ma chère peur, le passager de demain est – déjà – le voyageur d'aujourd'hui. Chair à fleur. Fleur que l'on taille dans la chair. Fleur dans ma chair.

Comment rester cette « femme féérique au sex-appeal spectral » que le surréalisme m'a décrite et que j'imagine, le ventre plat, belle dans sa roseur, gracieuse dans sa course? Moi dont le ventre se boursoufle, moi dont le visage est blanc, extrêmement. Moi qui dois marcher avec précaution. Mélusine, « sur laquelle le temps n'a pas de prise »? Mais voilà, le temps resserre ses griffes. Mon ventre se gonfle à l'infini, ma laideur me rend repoussante et je me contracte en moi-même, seule.

Avec l'enfant.

Que sait-il (elle) l'enfant, de mes préoccupations? Que sait-elle, cette intruse, de ma vie, cette vie que j'ai eu tant de peine à forger, de ce poids si lourd.

Michèle, vingt-quatre ans, belle, agile, blonde et rose, je l'ai rencontrée au square.
Elle était là avec trois enfants : six, cinq, trois ans et demi. J'ai cru que c'était la bonne d'une famille riche. Ils l'ont appelée Maman.

Je me suis tournée vers elle, étonnée.
— Mais quel âge avez-vous ?
Elle rit :
— Vingt-quatre ans.

Un peu plus tard :
— Je me suis mariée à dix-huit ans, et j'attendais l'aînée depuis quatre mois. Quant à mon mari, je le connaissais depuis quatre mois et trois jours, je pense.

Je ne comprends pas comment une fille qui semble ne pas avoir de préjugés puisse avoir laissé les choses se faire au point d'avoir trois enfants en trois ans.
Je le dis.

Elle rit encore. D'un rire enfantin de fillette qui *sait* :

— Mais avoir des enfants, ça change tout. Avant, je voulais devenir architecte, et au lycée on me disait que je pourrais, que j'étais douée. Maintenant, j'ai compris où est mon devoir. Je vis pour mes enfants.

Elle rêve.
— Quand ils seront grands...
— Et les hommes, ça ne vous intéresse plus ?
— Ah non ! trois enfants, ça suffit, tout de même !

Dans la nuit de la grande insomnie, je me demande si moi aussi, j'oublierai, après, que les hommes, ce n'est pas nécessairement pour faire des enfants.

Pas nécessairement ?

Voilà que déjà j'oublie.

Les hommes, c'est pour faire l'amour. Les enfants suivent. Ceux qui font l'amour seulement pour faire des enfants, il y a vingt ans que je m'en suis désolidarisée. Et toi, petite Anne, quand tu seras grande, tu auras combien d'enfants ? Quand je serai grande je n'aurai pas d'enfants, je serai heureuse.

Et pourtant...

N'ai-je pas attendu, chaque fois, de savoir si je m'étais trompée dans mes calculs ? N'ai-je pas compté les jours sur mes doigts, de mois en mois ?

Je ne sais plus. Il fait nuit, et je ne me reconnais pas. Une seule chose est certaine. Maintenant, je voudrais faire l'amour et tant me noyer dans le plaisir que je n'aurais plus de questions à me poser sur moi-même.

Désirez-vous cet enfant ?

Désirez-vous étourdir la femme en vous ?

Désirez-vous vous asseoir ?

Désirez-vous boire ?

De tous les désirs imaginables, on m'ouvre la porte.

Désirez-vous quinze jours de vacances ?

Mais personne ne m'offre un homme, et je n'ai pas la force de le prendre. Voilà.

Cet enfant que je devrais désirer me prend les hommes, mon envie des hommes.

Je suis seule.

Seule.

Prise au piège noir seule dans la rue la rue je me promène avec... je me promène seule et je coule, voilà Georges qui vient à ma rencontre.

— *Vous êtes seule ? Allons faire une promenade à la campagne.*

— *Nous sommes donc en ville ?*

— *Mais oui. Où donc avez-vous la tête ?*

— *C'est gênant à dire : dans le ventre.*

— *Alors, il vaut mieux que j'aie cherché une voiture.*

— *Ne me quittez pas !*

— *Venez, nous passerons par les rues parallèles.*

Nous marchons le long d'un mur baroque dont les contours me caressent les jambes, amoureuxment.

— *Marchez derrière moi, faites semblant de ne pas me reconnaître.*

Voilà le château, baroque comme la Bavière, et le père et la mère accueillent leur fils. Ils m'ignorent, je les ignore, et je continue tout droit par le chemin sans issue. Lentement, je

marche jusqu'au bout. Il y aura bien une solution. Non, demi-tour, j'ai peur de la solitude. Je repasse devant cette famille unie, emmurée dans mon désert, et je dois faire comme si je ne les connaissais pas. Intérieurement, je crie : libérez-moi, aimez-moi, soyez mes parents. Dehors, je passe, impassible. Je ne me retourne pas. Ah ! Georges me paiera ça. Je l'insulterai, je lui ferai mal.

Quelqu'un me touche...

Quelqu'un me touche et je suis perdue, toute la méchanceté s'envole – ah ! aimez-moi !

— Anne, Anne, ma chérie, tu ne vas pas travailler, aujourd'hui ?

Il est sept heures. Je suis entortillée dans mes cheveux, dans la solitude des veinules. Une d'explorée : c'était un cul-de-sac.

À ce soir...

Une journée à tirer.

Il en reste deux cent quatorze et déjà je me sens écrasée par deux cent quatorze affolements, par cinq cents cauchemars.

Qu'est-il donc advenu de moi ?

Il y a à peine quelques jours j'écrivais : « J'ai trente ans, je vis. » Mais ça, c'était avant de savoir. Maintenant la réalité, c'est, j'ai trente ans, je meurs.

Avoir résolu, dominé le problème intellectuellement, et me retrouver aux prises avec ÇA. Je ne sais pas où passe le chemin pour devenir mère.

Si au moins, du jour où la chose est sûre, les autres ne vous enfermaient pas dans ce lazaret.

Tu te réjouis d'avoir un enfant ? Comment l'appelleras-tu ? Préférez-vous un garçon ou une fille ? Oui, mais le Viêtnam... Non, non, laissez donc la politique, il ne faut pas vous énerver, dans votre état.

Déjà, lorsque je me suis mariée, j'ai cessé d'être un individu autonome. On ne m'a plus demandé : couche avec moi. Si par hasard on me voit encore, on me « prendra à mon mari ». Ce n'est plus de simple désir qu'on parle avec moi. C'est d'érotisme. Me voilà – encore ! – objet. Par moments c'est insupportable. Mais ce n'est rien, au fond, je m'arrange.

Le pire, c'est maintenant : je ne suis même pas un objet. Je suis devenue un état. C'est une mère qu'on voit en moi, on ne verra plus que ça. Et je n'ai même pas résolu le problème d'être femme.

Pour eux, c'est tant mieux.

Je le sais, moi qui suis état, je le sais et ça m'enrage. Je suis là, peut-être vais-je risquer ma vie, mais...
« C'est normal – une femme. »

Le gynécologue :

— Il se développe bien. Tout semble normal. Je vais vous prescrire du fer, et aussi du fluor, pour les dents du bébé.

Il se développe, je le sais bien. Il me gonfle tous les jours un peu plus, et les veinules du rêve se bouchent, pour faire place à de soudaines explosions, qui ne se muent qu'en cratères plus désastreux que les précédents. Et maintenant, on vient me parler de *dents*.

J'ouvre le flacon, d'un geste appris. Une dragée rouge, une dragée rose, et quatre dragées de fluor pour les dents, mais quelles dents, cet enfant va-t-il donc vraiment exister, j'avale mes comprimés fluorés phosphorescents, je le vois rire avec ses petites dents au fluor, il rit, il pleure, il a de belles dents, de plus belles dents que moi, puisque j'ai pris du fluor pour lui. Existe-t-il donc ?

La cuisine m'attire de ses bras de thym tintamarre de casseroles, cendrillon à ta place. Faire des études pourquoi ? Elle va se marier, avoir des enfants, non, non. Repousser cette normalité-là. Dormir. Rêver. *Me voilà pourtant toujours à la cuisine, fétide. Quelque part, quelque chose, a refusé de couler, tout se recouvre d'une couche amarante, quel égout est bouché, je fouille, je m'essouffle. Ah ! voilà, dans ce tiroir. J'ai oublié la viande, cette viande qui ne veut pas saigner, depuis plus de deux mois, et elle pourrit. Si je la mange je vais mourir elle est dans le tiroir elle a un guignol dans le tiroir quel guignol, dans quel tiroir dans mon tiroir, je vais mourir, le tiroir est en moi, la viande qui refuse de saigner en moi, non que ça arrive à une autre.*

Encore un soir, encore une nuit un cœur de nuit, j'y suis fichée comme une flèche aux dents fluorées.

Pour retrouver les ors, je dois m'organiser. Pour la dixième fois de la journée, j'avale un comprimé. Un comprimé comme on paie sa place au cinéma, et l'écran docile vous distribue le film. Voilà mes ors, mes lustres. J'y accroche un visage, n'importe quel visage d'Homme, celui qui m'aimerait même état. Non, nous ne sommes pas le quinze janvier, nous sommes le troisième mois, et pourtant le visage ondoyant sourit, de grands yeux bleus, c'est maintenant, c'est comme ça qu'il m'aime. Je suis enceinte. Enceinte. Enfermée. L'enclos.

Il me dit :

— Viens, fuyons, je t'invite au Castel d'Aï.

Castel d'Aï. Un nom du temps où seul le rêve était vrai – sans hésitations. Castel d'Aï, une tête immense chaque gousse une chambre, des meubles-yeux, des meubles-jambes, des lèvres-meubles, les mains mobiles de l'homme me couchent, et le lit-tête devient mon lit-ventre et mon ventre le sexe-drap. Les fleurs de bois dans le bois, les chairs de glace les glaces les chairs de fleurs dans les chairs.

Je m'éveille à tout jamais sauvée du temps, de la laideur, du non-amour, de l'amicale charité.

Il dit :

— C'était ici ma maison. Nous allons tout jeter et lui donner un nouveau visage.

Je ne veux pas.

Préservez, ajoutons.

Non, jetons.

Ils jettent.

Sacrilège de bois de rose incrusté dans la noisette et lancé dans le feu. Gaspillage, la tasse de Napoléon du haut de la cage en spirale.

L'histoire se poursuit, fausse-vraie, vraie-vraie.

Elle eut l'enfant, une fille. Ils discutaient des nuits entières dans le grand lit. Elle lui ouvrait de nouveaux mondes, il lui apportait sa sensibilité (ah! romancières roses, c'est donc ici que je vous vomis).

Elle était totalement consciente que sa vie actuelle était une mise en œuvre parfaite de sa névrose avec un amant-père. Mais après tout, une vie vécue en accord avec les rêves de l'enfance, même les plus anormaux, n'est-ce pas le bonheur? Pourquoi l'équilibre serait-il renoncement? Pourquoi ne serait-ce pas au contraire acceptation totale des rêves? Vivre dans les rêves... vivre de rêves...

Je me réveille lentement, j'essaie de tirer le drap, de l'intercaler entre la solitude et moi entre la nuit et la solitude. Ne peut-on pas rêver indéfiniment d'équilibre, de sécurité, d'amour... est-ce que j'aurai une fille pourquoi une fille plutôt qu'un garçon?

L'enfant bouge.

Non, oui. Non. Mais si. Il bouge.

Nous ne sommes pas en février. Nous sommes au quatrième mois.

Les hommes écrivent :

« L'homme ne se reproduit pas. Il n'a jamais peuplé son lit que des yeux ardents de son amour. »

Et la femme, qu'écrit-elle ? Mets ta tête dans ton ventre et réfléchis, Anne. Oui, c'est moi, la femme. Eh bien, faut-il le dire, je n'ai jamais voulu me reproduire. Les mains brûlantes, les cuisses brûlantes, les yeux perdus... l'Amour ?

Le problème, dit l'homme, est rarement résolu.
Le problème, dit la femme, n'est pas résolu.

L'amour ?

« De toutes les façons, dit l'enfant, qu'a le tournesol d'aimer la lumière, le regret est la plus belle ombre sur le cadran solaire. »

Il dit aussi : « N'être rien. »

Tous deux, nous regrettons donc le temps des veinales ouvertes, des trompes sonnantes, des amitiés quelconques, des relations distancées.

Maintenant – non.

Je bouge.

Il bouge. Elle.

Les mots dont je m'habille, me cachent, au dehors.

Tandis que ce système nerveux en état de création avancée, lui, *sait* tout.

Je dis : comme il fait beau aujourd'hui, tandis que mon estomac se contracte à l'idée d'être morte un jour comme celui-ci. Je souris, même. Anne est contente. Elle a bonne mine. Mais le passager s'agite. Il sait que ce n'est pas un plaisir, les promenades dans les parcs publics de la mort. Les dents fluorées de l'angoisse déchirent le calme soleil – le tournesol.

L'enfant dit :

« Le lustre éteint qui m'éclaire montre les dents quand je caresse les seins que je n'ai pas choisis. »

L'enfant... Non, le sage, le docte savant de ma vie interne, je n'ai pas plus choisi ses mains qu'il n'a choisi mes seins. Pourtant, je fluore son lustre, je fortifie ses vertèbres, je tisse ses nerfs de mes tres-saillements, je martèle la demi-lune de son corps de mes angoisses et parfois à fleur d'abdomen je le vois apparaître. Un coude ? un genou ? tandis que de jour en jour le voyageur occupe mieux mon ventre et se bouchent les avant-dernières veinules, et les retraites musquées se font rares.